Daudet, Léon

CONTRE L'ESPRIT ALLEMAND
DE KANT A KRUPP

U d'/of OTTAWA
39003002477791

D
516
.D3
1915

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/contrelespritall00daud

23-2-46

N° 7

« Pages actuelles »
1914-1915

Contre l'Esprit Allemand

De Kant à Krupp

PAR

LÉON DAUDET

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

BLOUD ET GAY, ÉDITEURS

7, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS

9-45

UNIVERSITAS
O. M. I.

Léon DAUDET

Contre l'esprit allemand

De Kant à Krupp

COLLECTION
Morisset Library / Bibliothèque Morisset
University of Ottawa / Université d'Ottawa
Ottawa, Ontario K1N 9A5

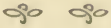
PARIS
BLOUD & GAY, ÉDITEURS
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

1915
Tous droits réservés

.16
.D3
1915

CONTRE L'ESPRIT ALLEMAND

De Kant à Krupp



La présente étude, écrite pendant que retentit encore le fracas des armes, se propose d'établir, dès maintenant, les grandes lignes d'une réaction nationale contre l'influence et l'action allemandes. Cette réaction parachèvera l'effort admirable de nos soldats. Elle en sera le complément indispensable. Quel que soit le traité qui réglera, après la terrible guerre de 1914, le nouveau statut des Allemagnes, délivrées du joug prussien et rendues à leur autonomie, il importe que ce traité soit appuyé par la continuité de l'énergie des alliés. Je ne m'occupe ici que de l'énergie française, laissant aux écrivains belges, anglais et russes, la part de combat analogue qui leur revient, contre l'ennemi commun, sur le plan de la connaissance et de l'industrie. C'est dire que mon point de vue, dans ces pages, est beaucoup plus celui du patriote et du moraliste que celui de l'éco-

nomiste. D'autres, plus qualifiés, ont traité ou traiteront de la technique des échanges commerciaux et de la défense économique. Car il est très clair que ces échanges continueront, bien que profondément modifiés, après la guerre, et qu'on ne supprime point les contacts avec une voisine, même morcelée, de 65 millions d'habitants. Il importe que ces contacts et ces rapports concourent désormais à notre avantage, au lieu de concourir à celui des Allemands et de leurs complices les Autrichiens. J'exprime ici les raisons qui rendent ce renversement de la situation subie par nous depuis le traité de Francfort non seulement nécessaire, mais légitime. L'Allemagne à travers sa prospérité, n'a jamais abandonné un certain fond barbare et brutal, qui a toujours progressé et fructifié avec elle dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle et au début du vingtième. Il est même arrivé que sa culture, dont elle est si fière, a contribué à la démoraliser. Je vais examiner dans quelles conditions. Ensuite, j'exposerai comment elle avait adapté cette barbarie voulue, systématique, à ses projets de domination, d'impérialisme universel.

Les agressions de l'esprit allemand.

Ce qu'il y a de personnel, dans les pages qui vont suivre, se trouvera excusé par le fait que mon cas

fut celui de presque tous ceux de ma génération, dans le domaine de l'enseignement supérieur et des professions libérales. Alphonse Daudet nous avait baptisés « les petits de la défaite » et s'étonnait de l'engouement qui se manifesta parmi nous pour la métaphysique et la science allemandes entre 1880 et 1895 environ, c'est-à-dire vers le temps du parachèvement de notre formation intellectuelle. Je dois y insister, parce qu'il y eut là un phénomène presque général, fort important, et qui ne me paraît pas avoir été suffisamment relevé jusqu'à présent.

Avant la guerre de 1870-1871, cet engouement existait déjà, et les noms de Michelet, de Quinet, de Renan en expriment en quelque sorte l'apogée. Les deux premiers admiraient et chérissaient une Allemagne philanthropique, humanitaire qui n'existait certes que dans leurs rêves, assez semblable à celle qu'envisagea aussi Victor Hugo et qu'il exalta d'une façon si comique dans certaines pages de son *William Shakspeare*. Le troisième fut profondément remué, au temps de ce qu'il appela son « encéphalite », par la métaphysique allemande. Ce fut elle qui l'arracha à la vocation religieuse, et il s'est exprimé là-dessus dans des pages et des lettres trop connues pour que j'y insiste. Mais, — si l'on excepte la rébellion pro-française de Pasteur, qui est presque unique, — il ne semble pas que la victoire de l'Allemagne à nos dépens ait interrompu, bien au contraire, cette

conquête de la jeunesse intellectuelle française commencée avec nos grands-pères. Glissé profondément dans nos veines, le venin continua d'y progresser, plutôt augmenté par le prestige de leur succès que diminué par la rancune de notre abaissement.

J'ai raconté ailleurs, mais sans y insister, comment, aux environs de 1885, à Louis-le-Grand, en philosophie B, notre professeur Burdeau, qui depuis fut un personnage important du régime, nous inculquait méthodiquement, intensément, le criticisme kantien. Fils d'artisans lyonnais, démocrate quasi mystique, féru de Gambetta et de son groupe, Burdeau panachait d'allocutions patriotiques ses conférences sur le philosophe de Kœnigsberg, et c'était là un des mélanges les plus bizarres qu'il soit possible d'imaginer. Moins bizarre cependant, si l'on considère que Burdeau chérissait surtout en Kant l'apôtre de Rousseau et l'adepte de la Révolution française. Depuis, j'ai souvent réfléchi à cette apparente antinomie, chez le maître en qui nous avions une si grande confiance intellectuelle, et je l'ai aisément résolue dans le sens même des passions violentes qui l'animaient.

Le kantisme et ses dérivés.

Voici comment procédait Burdeau, et je me suis assuré que son procédé a été suivi par un grand

nombre de pédagogues appartenant à la même formation que lui ; il était d'une ingéniosité assez retorse :

Pendant les trois premiers mois de l'année, il nous gava d'évolutionnisme anglais, d'Herbert Spencer et de Stuart Mill, voire d'Alexandre Bain, qui sont bien la nourriture la plus indigeste qu'il soit possible d'imaginer. Autant les ouvrages de Darwin, de ce Darwin qui a été si mal compris et tourné en caricature solennelle par les anticléricaux français comme par les allemands, sont amis de la mémoire et remplis de marques ingénieuses, tirées toutes fraîches de la nature, autant Spencer est lourd, ratiocinateur, peu assimilable. Ni lui, ni Stuart Mill, cependant plus fin, ni surtout Alexandre Bain ne satisfont cette soif de l'abstrait, si vive aux environs de la vingtième année, qui, littéralement, nous dévorait.

Lorsque notre maître nous jugea à point, il nous ouvrit brusquement la *Critique de la Raison pure* qu'il interprétait avec la plus haute éloquence, et nous en demeurâmes éblouis.

Aujourd'hui encore, je revois la salle haute et grise où nous apparut l'analytique transcendantale, où nous fut révélée la distinction du phénomène et du noumène. Burdeau possédait dans la perfection le vocabulaire philosophique allemand. Plusieurs d'entre nous parlaient l'allemand de façon courante,

car il avait été décidé, je ne sais pourquoi, après la guerre, qu'une condition de la revanche, c'était de posséder à fond la langue de son ennemi. De sorte qu'après une explication préalable en français, la pensée du père de tous les casse-tête chinois du dix-neuvième siècle nous apparaissait dans sa nudité anguleuse et guerrière. Il est difficile d'exprimer le charme profond, l'attrait de difficulté surmontée qu'avaient pour nous ces exercices. Il nous semblait que le monde extérieur, se rabattant sur le plan de la conscience, prenait au dedans de nous une signification toute neuve, que nous allions marcher de découverte en découverte. Nous nous explorions, dans nos coins et recoins, comme une terre inconnue, environnée de merveilleux paysages. Jamais, au cours de l'existence, je n'ai plus retrouvé cette magie, cette griserie, cette euphorie, comparable seulement à celle de l'opium, alors que la douleur disparaît comme une reine courroucée, traînant derrière elle un bruissement de soie.

Quand je faisais allusion à ces extases devant Alphonse Daudet, il s'écriait : « De mon temps, la classe de formation intellectuelle était la rhétorique. Aujourd'hui elle est supplantée par la classe de philosophie. » Rien de plus vrai. Les humanités, telles qu'on les concevait autrefois, comme les condensatrices et fixatrices de toutes les aspirations au bien et au beau qui animent les cœurs de vingt ans, les

humanités étaient remplacées, sur nos autels intérieurs, par la métaphysique allemande. Invasion non moins redoutable que celle de 1870 et où je découvre aisément, après trente ans écoulés, l'origine de la plupart des erreurs qui ont troublé ma génération.

Car, je dois y insister au seuil de cette étude : c'est toujours sur les sommets que s'allument, avec les erreurs, les incendies de la morale et de la société. Les grandes commandes intellectuelles, par lesquelles sont mues et modifiées les tendances d'une nation pour vingt-cinq ou cinquante années, ont leur direction de haut en bas, comme les commandes cérébro-nerveuses de l'organisme. Elles vont de la métaphysique à l'acte, de la pensée abstraite aux conséquences concrètes et de l'axiome philosophique à la force de loi. Toutes ces conceptions sont motrices et celles mêmes qui semblent le plus nébuleuses, le plus éloignées de toute contingence sont aussi celles qui passent quelquefois le plus vite à la réalisation. C'est ainsi que le paradoxe, ou la fausse vision, ou le préjugé d'un professeur en Sorbonne ou au Collège de France sont mille fois plus dangereux et nocifs que le blasphème d'un maître d'école. La plupart du temps, ils le précèdent et le motivent. Que de fois n'ai-je pas retrouvé, dans les manuels condamnables et condamnés de ces dernières années, le lointain reflet, le remous significatif, l'écho très

reconnaissable des leçons de philosophie où nous étaient donnés comme le dernier mot de la sagesse ici-bas la *Critique du jugement* et le *Fondement de la métaphysique des mœurs*.

Burdeau ne nous présentait point le kantisme historiquement, ainsi qu'une doctrine comparable à d'autres, discutable comme elles. Il nous disait : voilà la vérité. Les catégories de l'esprit et l'impératif catégorique devenaient ainsi à nos yeux la loi et les prophètes. Je m'indignais de lire dans Henri Heine d'irrévérencieuses plaisanteries sur Kant, son fidèle Lampe et les professeurs à lunettes et à perruques. Je ne pouvais alors, comme je le fis plus tard, déceler chez Henri Heine l'étroite adaptation du tempérament sémitique au tempérament allemand et, derrière un ricanement de pure forme, les premiers balbutiements de messianisme impérialiste. Heine avait le tic du sarcasme, mais, plus loin que ses relations parisiennes ou son goût des paysages montmartrois, sa tendresse sincère allait à la Germanie, à sa fourbe narquoise, à ses « choux verts aux châtaignes », à ce qu'il discernait en elle de grandissant et de robuste. Il raillait, en les admirant, la brutalité allemande et les « casques à pointe de la cavalerie ». Il a présagé, dans une page célèbre, leur avènement. On croit y voir un papillon diapré voltigeant au-dessus d'un canon du dernier modèle Krupp. J'imagine très bien sa signature au

bas du manifeste si tragiquement burlesque des intellectuels d'outre-Rhin, et j'entends d'ici les plaisanteries que lui eût inspirées l'incendie de la cathédrale de Reims. La Prusse est injuste envers ce poète délicieux, amer propagateur du lyrisme allemand, et qui, en dépit des strophes ambiguës de sa *Germania*, tenait une corde d'airain toute prête pour la célébration de la prochaine victoire. A peine l'eût-il poissé, çà et là, de quelques gouttes de son fiel sucré.

Les mots de *sérieux* et de *sévère* sont de ceux que Kant, ses disciples et les auteurs allemands répètent le plus volontiers ; et certes il convient de traiter sérieusement les questions sérieuses. Mais je ne songe point sans sourire au ton grave, recueilli, sur lequel nous énoncions, sous l'égide de Burdeau, les axiomes de la raison pure : *Toutes les intuitions sensibles sont soumises aux catégories, comme à des conditions sous lesquelles seulement leur diversité peut être ramenée à l'état de conscience.* On eût dit qu'il se fût agi d'un catéchisme transcendant, auquel jamais la suite des temps ne soustrairait une parcelle de sens, ni une parcelle de texte. Après l'énoncé et avant la démonstration, laquelle a trait généralement à des paragraphes antérieurs numérotés, le lecteur devait garder un religieux silence, pendant lequel chacun de nous s'imprégnait de la sentence et la méditait. Souvent le maître reprenait la phrase en allemand,

nous en faisant valoir la solide architecture. Il nous insinuait, que si le français a ses charmes et ses qualités de lumière et de vitesse, l'allemand est peut-être davantage la langue de la pensée pure Tout au moins c'était cela qui ressortait de ces émouvantes, de ces bouleversantes leçons, et c'était cela qui était dangereux.

L'allemand, langue de la pensée pure ! Que de fois cette affirmation monstrueuse m'est revenue dans des conversations ou dans les discussions à peine voilées, comme apparaît par transparence le filigrane d'un papier blanc ! Alors qu'au contraire le vocabulaire indéfiniment extensible de la métaphysique allemande, par l'abus des termes composés, rappelle les mots agglutinés des sauvages ; alors que ce jeu de marqueterie spéciale donne une fausse et trompeuse sécurité à l'esprit. C'était le temps où, dans les nouvelles traductions de Kant, presque chaque mot français était suivi du mot allemand original en italiques et entre parenthèses, tant le traducteur rougissait de sa besogne sacrilège, tremblait de s'écarter de la voie sainte. De ces phrases de Patagon géomètre, Burdeau disait : « Cela est beau en soi. » Cet « en soi » avait toute la rigueur, tout le tranchant de l'école. C'est ainsi que ces classes de philosophie devenaient plus exactement des classes de germanisation Il était entendu que l'Allemagne avait commis, quinze ans auparavant, le crime de nous arracher

l'Alsace-Lorraine et de nous imposer le traité de Francfort, mais ne nous ouvrait-elle pas de plus près, comme compensation, le trésor du criticisme kantien? Je n'exagère pas. J'ai entendu ce blasphème dans la bouche de plus d'un de mes camarades. Si je n'avais pas eu, à la maison, le contre-enseignement ardemment patriotique et antikantien d'Alphonse Daudet, Latin entre les Latins, pour contrebalancer une telle influence, sans doute aurais-je cédé, moi aussi, à l'engouement général et remis au « géant de Kœnigsberg » toutes les clés de mon jeune cerveau.

Mon but n'est pas d'entreprendre ici une réfutation en règle des doctrines de Kant, réfutation qui sera une des plus salubres et des plus indispensables besognes de la renaissance française de demain : Kant et ses dérivés ayant envahi la philosophie française, la morale et l'enseignement en France à la façon des hordes du kaiser. Je n'insisterai pas non plus, outre mesure, sur ce fait que le criticisme kantien est à la base du modernisme, tel que l'a condamné le pape Pie X. C'est surtout aux théologiens à faire ressortir ce point de vue, par lequel s'expliquent la persistance et la virulence particulières du poison moderniste en Allemagne. Je veux seulement marquer ici les deux principaux risques que la *Critique de la Raison pure* et la *Critique de la Raison pratique* font courir à la raison humaine et à notre esprit national.

Quant à la *Critique de la Raison pure* : la distinc-

tion fondamentale, irrémédiable entre le noumène et le phénomène, entre le moi et le non-moi, aboutit à découronner la science de son caractère de certitude et à détrôner la raison. Notre prétendue incapacité à concevoir l'essence des choses et des êtres nous impose l'état de doute, de fantaisie, d'arbitraire permanent, nous engourdit quant au monde extérieur, et se perd, tantôt dans un scepticisme morne et boudeur, tantôt dans un altier refus de conclure. C'est l'école de la paralysie mentale, du rêve à vide, de la chimère divinisée. A chacun sa nuée et défense de s'entendre sur quelques principes fondamentaux qui ne soient ni restrictifs, ni prohibitifs, ni négatifs, défense d'être reliés (*religio*).

J'entends bien qu'employant à tort et à travers le vocabulaire de leur plus tyrannique philosophe, les Allemands ont prétendu faire de « l'objectivisme » une marque nationale, notamment en histoire, dans cette histoire déformée par eux au contraire selon un « subjectivisme » éhonté. Il n'en reste pas moins que tous les systèmes fondés sur le sensible au détriment de la Raison, soit en Allemagne, soit en France, doivent se réclamer d'Emmanuel Kant. Il est le père de cette loucherie, de ce que j'appellerai cette diplopie mentale, qui décompose le relief de la vie, du réel, en deux éléments désormais incapables de se rejoindre ; le concevant et le conçu, le percevant et le perçu, le sentant et le senti. Par cette fissure

s'écoulera donc toute la substance philosophique que nous devons à Aristote, à Platon et à saint Thomas. Ainsi s'instaure un vertige nouveau, résidant en la soumission progressive de l'intelligible au sensible, celui-ci absorbant de plus en plus celui-là ; vertige nuisible à l'âme française, ainsi que l'ont démontré les trente-cinq dernières années de domination du kantisme en France, sous des noms et des masques différents. Il était temps que la date guerrière et libératrice de 1914 mît une barrière à ce débordement. Un des plus beaux privilèges des armes est de restaurer les valeurs de tout genre, et principalement intellectuelles, antérieurement négligées ou reniées.

Kant est ainsi et avant tout maître d'orgueil, maître d'infatuation d'esprit. D'orgueil il gonflait nos poitrines à Louis-le-Grand et plus tard. C'est ce qui donne à sa source d'erreurs un jet et un débit si puissants. Honneur au philosophe français issu de notre victorieuse résistance à l'Allemagne et qui, demain, aveuglera cette source empoisonnée. Un des moins contestables axiomes émis par un autre de leurs maîtres est que « l'attente crée un objet ».

Quant à la *Critique de la Raison pratique*, elle n'est qu'une traduction algébrique et rigoriste des doctrines de Jean-Jacques Rousseau, que la mise en style de « chancellerie philosophique », — selon le mot de Schiller, — de cette émancipation sentimentale et psychosociale chère au philosophe du *Contrat social*,

de *l'Emile* et des *Confessions*. On connaît le mot profond du savant allemand Dubois Reymond : « Rousseau a été notre Christophe Colomb. » Kant écrivait en 1764 : « Il fut un temps où je pensais que la recherche de la vérité constitue la dignité de l'espèce humaine... Rousseau m'a tiré de mon erreur. J'apprends à connaître le véritable prix de l'homme.» Kant et Jean-Jacques sont ainsi devenus, grâce à l'imprégnation du premier par le second, en quelque sorte consubstantiels.

C'est un des cas les plus singuliers de la littérature européenne que cette affinité, élective pour le coup, des philosophes allemands de la Sturm-und-Drang période, et du stade immédiatement consécutif, quant à Rousseau. Elle va de Jean-Georges Hamann, le « mage du Nord », — chez qui la culture grecque est reprise par l'esprit sémitique et l'esprit de la Hanse mêlés, — de Herder et de Jacobi, à Basedow et à Pestalozzi. Si l'on voulait délimiter le champ de ce véritable mimétisme intellectuel, il faudrait examiner une vingtaine d'écrivains et de penseurs de valeur inégale, mais tous dominés, subjugués par Jean-Jacques. L'explication en serait impossible, si l'on ne considérait que Jean-Jacques lui-même est une dérivation très directe de Martin Luther et que son introspection passionnée est une fille indéniable du libre examen. Avec son ton pleurard et déchiré qui lui ouvre toute la faiblesse des cœurs, Jean-

Jacques représente la branche féminine de cette véritable insurrection intérieure dont Martin Luther avait été, deux siècles auparavant, la branche mâle. Chez l'un comme chez l'autre, le moi est devenu le centre du monde, la conscience sensible est divinisée de telle sorte que la Raison passe au rang de très humble servante et que l'humeur, larmoyante ou brutale, prime délibérément la logique.

On sait où mène, a toujours mené et mènera ce chemin : à l'individualisme. Avec Rousseau, dans une formule neuve et dont l'harmonie verbale en imposait, l'ingenium allemand retrouvait le filon de la Réforme, ce qui jadis l'avait bouleversé, soulevé, dominé. Il se reconnaissait lui-même, sous un nom et un costume différents. Cela éclate dans le texte même de la loi fondamentale de la Raison pratique : *Agis de telle sorte que la maxime de la volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe d'une législation universelle.*

Arrêtons-nous sur ces paroles, mères de tant de déchaînements, comme sur un moment décisif. En arrière de l'heure où elles sonnaient, nous apercevons, avec Luther, les principaux chefs de la Réforme, doctrinaires, insurgés, pamphlétaires, législateurs, — avec Rousseau, les directeurs du jacobinisme et tout ce qu'on a appelé la Terreur. En avant, voici Fichte, Stein et Bismarck, le nationalisme guerrier allemand issu du criticisme kantien, par extension

du « moi » sacré et intangible à la nation allemande. Il n'y avait plus, en effet, qu'à nationaliser ce principe essentiel de l'individualisme, formulé par le théoricien de Kœnigsberg, pour aboutir d'abord à la crise de 1813, ensuite à celle de 1870, enfin à celle de 1914, complémentaire des précédentes. Cette formule, transportée de la métaphysique dans la politique, est devenue celle de l'impérialisme germanique. Elle a créé des légions, fondu des canons, armé tout un peuple pour la conquête et la préparation à la conquête. Bien loin qu'il y ait deux Allemagnes, l'une pacifique et débonnaire, l'autre brutale et altérée de sang, comme on nous le racontait naïvement, ici et là, dans les premiers jours de la guerre actuelle, l'Allemagne casquée et cuirassée est issue, Minerve caricaturale, du cerveau de ses philosophes. Ayant constaté cette filiation, nous allons la serrer d'un peu plus près. Mais, dès maintenant, qu'importe que Kant ait célébré, comme l'avait fait « le Newton des sciences morales », comme Rousseau, la paix universelle des hommes groupés autour de l'impératif catégorique et chantant des hymnes à la gloire de la chose en soi ! Qu'importe si le même Kant a gravé, sur le faîte du peuple allemand, soumis dévotement à ses maximes, la loi d'orgueil et de domination d'où devaient sortir, comme d'une forteresse géante, tous les sentiments belliqueux et barbares de la Prusse au XIX^e^ et au XX^e^ siècle !

Aveugles ceux qui, s'obstinant à nier les méfaits du kantisme, le considèrent comme un modérateur et un régulateur de la brutalité allemande, parce que celui qui l'a promulgué était un frileux solitaire aux manières de petit bourgeois septentrional. Ils écoutent la chanson placide et bénigne, sans comprendre le sens combatif des paroles, sans savoir ce que le conseil ou mieux l'ordre métaphysique comporte de déflagrant et de brisant. Il n'est ni mitrailleuse, ni mortier, qui porte aussi loin, cause autant de ravages qu'un tel axiome dans une bouche aussi autorisée. D ailleurs on peut en suivre les conséquences et les dégâts à la piste parmi les successeurs d'Emmanuel Kant.

Le premier, pour l'influence et l'action, est incontestablement Jean Gottlieb Fichte.

Fichte et la systématisation allemande.

Les *Discours à la nation allemande*, prononcés dans l'hiver de 1807-1808 à l'académie de Berlin, autour de laquelle sonnait le pas des patrouilles françaises, mènent de l'invidualisme kantien à la conception belliqueuse de la prédominance nécessaire de l'Etat allemand. Ils constituent le plus bel exemple de ce que peut une pensée forte — bien que fausse en ses prémisses, pour le relèvement d'un pays. Fichte a parlé à l'orgueil de son peuple, mo-

mentanément abaissé, et cet orgueil lui a répondu. Il a étendu à sa nation la foi fondamentale de la raison pratique et il l'a modifiée ainsi : *Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme auxiliaire de la suprématie allemande*. Le fond de ces fameux discours, c'est qu'il appartient à la race allemande de prendre la tête de l'humanité. Pourquoi cela ? Parce qu'elle est le peuple type, parce que *l'allemanité* des Germains leur donne « la puissance de s'étendre à tout et de tout absorber dans leur nationalité ». Parce que « leur langue, au lieu d'être fixée et partant morte comme les néo-latines, reste perpétuellement vivante et en progrès ». Parce que « ce perpétuel progrès, ce constant devenir les rapprochent de plus en plus de la pensée parfaite et divine ». Telles sont les grandes lignes de l'effort fichtéen, dégagées par M. Léon Phillippe dans une introduction magistrale aux *Discours*. Fichte est ainsi l'ancêtre reconnu et sanctifié du pangermanisme allemand. L'écho de sa voix se retrouve jusque dans l'historien Henri de Treitschke et dans son *Histoire de l'Allemagne au XIX^e^ siècle*, commencée en 1871, où on lit ceci :

J'écris pour les Allemands. Notre Rhin coulera encore longtemps dans son lit avant que les étrangers nous permettent de parler de notre patrie avec le sentiment d'orgueil qui respire dans les histoires nationales des Anglais et des Français. Il faudra

bien qu'à l'étranger on s'habitue aux façons de penser de la nouvelle Allemagne. » Ce ton combatif vient des *Discours à la nation allemande* Ecoutez plutôt cette affirmation tirée du premier discours : « Je parle pour des Allemands... La caractéristique de notre allemanité est précisément d'empêcher notre fusion avec un peuple étranger et notre disparition en lui, et de nous créer une nationalité indépendante de toute autre puissance. »

Extérieurement, pour parer à la censure menaçante de l envahisseur, il s'agit simplement, dans ces discours, de la nouvelle éducation à inculquer à la jeunesse. En réalité, Fichte y donne à la nation allemande la table de la nouvelle loi Il le fait avec une remarquable connaissance des conditions de la propagande d'idées en général, et des idées capables de mouvoir un auditoire en particulier. Ce qu'il soutient, ce qu'il développe est encore soutenu et développé aujourd hui dans les universités allemandes. Ses imitateurs n'ont pas ajouté grand'chose à son argumentation passionnée.

Tout d'abord, nul mieux que lui n'a compris l'importance extrême du langage comme levier ethnique et politique. « Qui tient sa langue tient la clé qui de ses chaînes le délivre », a dit notre grand Mistral. Fichte fait du langage la pierre angulaire de son système. Voici quelques-unes de ses affirmations, qui deviendront le point d'appui de la thèse déve-

loppée par lui : à savoir que la direction du genre humain appartient à ce qu'il appelle l'allemanité : « La première différence entre la destinée du peuple allemand et celle des autres de même origine est la suivante : le peuple allemand a conservé la demeure des ancêtres et leur langue : les autres ont émigré sous d'autres cieux et adopté une langue étrangère, en la façonnant à leur individualité. Ce caractère distinctif et primitif doit expliquer ceux qui apparaissent ensuite, tels que la persistance, dans sa patrie d'origine, de l'antique usage germanique qui solidarise tous les Etats dans une alliance commune, sous la haute direction d'un chef dont les prérogatives sont assez limitées. » Voilà, définis à l'avance, les Hohenzollern.

Un peu plus loin, cette forte maxime : « Le langage forme les hommes, bien plus qu'ils ne le forment. »

Plus loin encore : « Quelle incommensurable influence exerce la langue sur le développement d'un peuple ! Elle suit l'individu jusqu'en ses pensées et ses désirs les plus secrets, aux profondeurs de son être ; elle les retient ou leur donne libre essor : elle fait, de toute la nation qui la parle, un tout compact soumis à ses lois. C'est le seul lien véritable entre le monde des corps et celui des esprits. Elle en opère la fusion, au point qu'on ne saurait dire auquel des deux elle appartient véritablement. Quelle diffé-

rence, dans la vie pratique, entre les peuples qui penchent ainsi du côté de la vie et ceux qui penchent vers la mort ! »

Ceux qui penchent vers la mort, dans l'esprit de Fichte, ce sont les néo-latins, c'est-à-dire, bien entendu, surtout les Français. Pour lui, la langue allemande est vivante dans toute son étendue, depuis ses racines jusqu'à ses sommets abstraits, qu'il appelle sa partie « suprasensible ». Au lieu que, les racines de la langue française étant mortes, cette partie suprasensible y est réduite « à un ensemble de notions et de signes arbitraires qu'on doit apprendre purement et simplement », qui ne relève que de la mnémotechnie. D'après lui, quand un Allemand emploie un terme abstrait ou suprasensible, il y peut lire, s'il a l'œil éclairé par les yeux de l'âme, l'histoire entière de son développement. Tandis que, dans le même pas, un néo-latin, c'est-à-dire en particulier un Français, se comporte comme un simple perroquet. D'où, selon Fichte, la suprématie incontestable de la langue allemande, comparable sur ce point à la langue grecque, et son droit à diriger l'univers. Mais, pour qu'elle dirige l'univers, il faut que, politiquement, l'Allemagne obtienne la suprématie. On ouvrirait le cerveau des conducteurs et des principaux professeurs et savants, artistes et écrivains, soldats et marins de l'Allemagne contemporaine, qu'on n'y trouverait pas autre chose.

Fichte est demeuré pour eux l'homme « allemand », de même que, au dire de Fichte, « l'homme allemand » était Luther. Chemin faisant, il insinue (discours 6) que la Révolution française n'est qu'une extension de la Réforme, un plagiat français du mouvement allemand. Mais « il ne le dit pas, se taisant comme en face d'un événement en train de s'accomplir ».

Par voie de déduction, grâce à la prééminence originelle et fonctionnelle du langage allemand, la philosophie allemande, qui a sa fin en elle-même, « part d'une vie pure, unie, divine, complète, éternellement identique, au lieu de se contenter de telle ou telle vie plus ou moins quelconque » et constitue la vraie philosophie. De même, la science allemande, bénéficiant d'un vocabulaire suprasensible, dont la racine, demeurée vivante, est toujours perçue comme vivante, l'emporte sur la science des autres pays. Et ainsi de suite. Pas une branche de la connaissance et de l'activité humaines qui échappe à la nécessaire suprématie de l'allemanité. Seulement, et Fichte y insiste, l'indépendance et la vitalité du langage sont garanties par l'indépendance et la vitalité politiques, qui le préservent des injures venues du dehors, qui maintiennent son intégrité comme celle du territoire. L'Etat lui-même ne peut être dominé que par le patriotisme, « considéré comme puissance supérieure, ultime et dernière, absolument indépendante. »

Dans toute cette doctrine fichtéenne, qui a joué et qui joue un si grand rôle européen, puisqu'actuellement elle meut encore d'immenses armées, on retrouve les deux traits, je dirais les deux dominantes intellectuelles de l'Allemagne : la manie des origines, des sources, du développement, et celle de la systématisation.

Il serait aisé de soutenir, contre Fichte, qu'une langue est d'autant plus élevée dans l'échelle humaine, riche dans son domaine suprasensible et apte aux hautes spéculations, motrices de la race, qu'elle est moins enganguée, moins prisonnière de ses racines, moins soumise à leurs suffusions de reviviscence. Quand les Grecs — rapprochés par Fichte des Allemands au point de vue de l'autochtonie du langage et de la survivance de leurs racines linguistiques — prononçaient le mot de méthode, littéralement (*chemin-vers*, *meta-hodos*), ils ne voyaient ni un chemin, ni une direction. C'est cette délivrance étymologique, cet épurement de la pensée qui leur permit d'atteindre si haut dans leur ascension spéculative. On ne voit pas la supériorité que nous conférerait, quand nous prononçons le mot de « poltron », la vision ou la sensation du pouce coupé qui en est l'origine étymologique. Ce sont, au contraire, ces stagnations ou ces remontées du concret originel dans le suprasensible ou l'abstrait de la langue allemande, qui la font obscure et

douteuse dans le domaine philosophique, par les échappatoires qu'elles permettent. La langue, comme le vin, se dépouille avec le temps. Ce dépouillement garantit son bouquet, sans lui ôter sa verdeur, et assure sa prééminence, aussi bien pour les œuvres du style que pour celles de la métaphysique. Quelle confusion, quel horrible supplice créerait ce retour agressif de racines verbales dans la culture et la compréhension des œuvres des grands maîtres, depuis Pascal jusqu'à Racine ou Saint-Simon ! L'argument initial de Fichte ne tient pas debout ; mais le parti qu'il en a tiré demeure formidable et doit nous mettre en garde contre toute la pensée allemande, hier encore victorieuse et dominante dans notre haut enseignement. Au même titre que notre admirable défense militaire, la fin d'un tel scandale universitaire marquera notre relèvement.

Car chez Fichte, autant et davantage que chez aucun autre de ses compatriotes, éclate la disproportion entre la grandeur du but à atteindre — ce but était, je le répète, l'empire allemand — et la grossièreté des moyens. On est surpris que le sophisme linguistique fondamental en ait complètement échappé à ses jeunes auditeurs, qu'ils se soient allumés, incendiés à une flamme aussi fuligineuse. De même, dans un ordre d'idées voisin, on est déconcerté, en lisant les propos de table du prince de

Bismarck, par la bestialité voulue qui souvent le caractérise, non seulement quant au ton, où est plagié le rire du Méphistophélès de Gœthe, mais encore quant aux arguments De même, nous constaterons chez Nietzsche l'alliance d'une prétention barbare, boursouflée et d'un raffinement souvent maladif de l'analyse. Ainsi apparaît, dans le moment même qu'elle revendique la suprématie politique et intellectuelle, l'inaptitude de l'Allemagne à l'exercer.

Que penser, par exemple, de ce passage du quatrième discours, qui commence par un aveu et finit par un enfantillage : « Dans certains discours allemands règne, par maladresse ou malice, une atmosphère d'obscurité et de ténèbres Il faut éviter cela. Le vrai remède est dans l'emploi du bon et pur allemand. Mais les langues néo-latines possèdent naturellement et d'origine cette inintelligibilité. Rien ne peut la faire disparaître, puisqu'elles n'ont plus rien de vivant qui puisse soumettre à l'examen les expressions mortes. Il n'y a pas là une langue mère. »

Fichte n'est pas le seul Allemand auquel la manie nationale des origines et du développement ait joué des tours. On peut dire que toute la science allemande, dans ses principaux représentants au XIX^e^ siècle, en est obscurcie. Je ne parle pas seulement d'un primaire échauffé comme Ernest Haeckel,

l'inventeur du fameux et inexistant *Bathybius* ou gelée primordiale et d'une dizaine de bourdes pseudo-scientifiques du même calibre. Mais, même chez un Weissmann, auquel on doit de bonnes remarques sur l'hérédité et la continuité du plasma germinatif, l'argumentation est gâchée par ce perpétuel rabattement du plan de la philogénie sur celui de l'ontogénie, comme ils disent, et par ce tic de l'*ursprung* et de l'*entwickelung* considérés en soi, contre lequel, à l'Ecole de médecine, nous mettait jadis en garde le grand Mathias Duval. En médecine, ce tic les a conduits à la théorie, aujourd'hui reconnue fausse, des origines embryonnaires des tumeurs, par défaut d'équilibre dans le développement ; en histoire, il les a menés à une extension tout à fait comique des ingénieuses insanités de Gobineau. Il y aurait un ouvrage très intéressant à écrire sur les bévues phénoménales qu'un tel point de vue, poussé jusqu'à l'absurde, a fait commettre aux savants, historiens et critiques de l'Allemagne contemporaine. Il n'est pas jusqu'aux beaux-arts, à l'histoire de la peinture et de la sculpture, qu'ils n'aient soumis à cette habitude funeste et presque ethnique. Avant la guerre de 1914, elle donnait, hélas ! le cachet allemand à pas mal de nos thèses en Sorbonne et à des travaux n'ayant de français que le nom. Consultez à ce sujet la *Doctrine officielle de l'Université* par Pierre Lasserre.

Chose étrange, la recherche, en quelque sorte instinctive, du passé dans le présent et l'évocation constante de la germination intellectuelle ou sentimentale dans l'homme civilisé auraient dû produire, en Allemagne, des romans psychologiques très poussés, très aigus. Il n'en est rien. Ce grand aboutissement littéraire des préoccupations, des tournures, des constantes morales d une race qu'on appelle le roman est demeuré chez les Allemands, depuis 1870, aussi plat, aussi banal, aussi terne que possible. Ni Bourget, ni Meredith, les deux maîtres modernes de l'introspection en France et en Angleterre, n'ont eu d'émules ni de disciples de l'autre côté du Rhin, Jean-Paul Richter, d'ailleurs la plupart du temps illisible par excès d'allemanité et d'enchevêtrement des métaphores, aussi par la surabondance des digressions, Jean-Paul Richter est demeuré, en quelque façon, un accident unique dans la littérature allemande. Aussi l'appellent-ils l'*einzig*.

Quant à la systématisation, elle est devenue, dans les mains des Allemands, le contraire même de la culture. Ils ont fait des fiches, du numérotage, du calcul appliqué aux travaux de l'esprit les plus éloignés de toute géométrie — au sens pascalien — une débauche que leurs plus enragés imitateurs n'ont jamais pu dépasser ni même atteindre chez nous. Ils ont appliqué aux humanités cette barbarie, justement signalée et stigmatisée par Pierre Lasserre.

qui tue l'esprit sous la stérilité du dépouillement, pointe les épithètes, compte les verbes, les césures, les proportions des différentes coupes, totalise les substantifs groupés selon telles et telles racines, et remplace le jugement par des colonnes de chiffres. Ils ont inventé la psychologie expérimentale, armée de la balance, du thermomètre et de tous les manomètres sensoriels les plus biscornus et les plus arbitraires. Car le dernier terme de cette prétendue rigueur est, en somme, une ténébreuse fantaisie. Les Allemands procèdent, dans le domaine de l'histoire, de la critique et de l'érudition, comme dans celui de la chimie appliquée. On connaît la méthode. Enfermé dans son laboratoire, tel chimiste étudie telle série de corps, numérotés selon la progression des éléments qui les composent. Il accomplit ce travail mécaniquement, j'allais dire militairement. Chaque produit est ensuite dirigé vers un laboratoire de toxicologie, de physiologie, de pharmacie, où il est aussitôt expérimenté sur un animal ou sur l'homme. Ainsi ont pris essor les innombrables spécialités de la pharmacopée germanique. Une fois sur dix mille il y a un résultat, un médicament véritable. Mais aussi que de faux, de nocifs, de dangereux produits en circulation ! Transportée de la science dans la littérature et dans l'histoire, cette façon de faire est encore bien plus aléatoire. Elle aboutit tantôt au pur néant, tantôt à de formi-

dables erreurs. Son pire résultat est de fausser l'intelligence en mêlant les genres, de lui faire croire que le beau se démontre et se déduit ainsi qu'une équation d'algèbre et de supprimer totalement l'éducation du goût. La médiocrité littéraire et critique de la production allemande depuis quarante ans est la condamnation d'un tel système, auquel répugnent d'ailleurs nos tendances traditionnelles, nos habitudes mentales, notre génie classique.

Ce devra être un des plus heureux, des plus importants résultats de la guerre de 1914 que la ruine du prestige philosophique allemand, que l'écroulement de l'influence et des méthodes allemandes. Le kantisme était descendu de l'enseignement supérieur chez nous vers l'enseignement primaire, et il l'avait, en ces derniers temps, complètement pénétré. Le moment n'est pas venu de produire ici les textes qui justifient notre assertion. Qu'il me suffise de constater que la doctrine, spécifiquement allemande et profondément individualiste, du maître de Kœnigsberg était devenue le principal auxiliaire de ce qu'on appelait la neutralité laïque. La morale de la *raison pratique*, qui est aussi celle de Rousseau et de Luther, était réellement notre morale d'État. Par bonheur, le tempérament national a réagi contre elle et l'a bousculée au moment du péril, mais c'est une expérience qu'il serait sage de ne pas renouveler. Pour tout Français qui réfléchit, se souvient et

compare, Kant n'est pas moins redoutable que Krupp.

Ce qui nous en imposait, à nous Français, chez Kant comme chez Fichte, et plus encore chez le premier, c'était l'altière rigueur de la déduction. Elle nous masquait la faiblesse du principe, de l'initium, sa fausseté. L'intellectualisme germanique a fait un grand usage de l'intimidation, de l'axiome douteux posé comme indiscutable, asséné avec morgue : « C'est ainsi et pas autrement. » Quand on examine avec soin l'armure dogmatique où le maître d'erreurs prétend nous enfermer, on aperçoit aisément son défaut. Mais comment des jeunes gens et des enfants oseraient-ils procéder à cet examen, alors que leur professeur met sur un piédestal, déclare intangibles et sacrés ces métaphysiciens ennemis, qu'il devrait être le premier à combattre et à réfuter !

Libérées du joug intolérable que faisaient peser sur elles les méthodes allemandes, les humanités classiques refleuriront en France, pour le plus grand bien des générations à venir. Mais à condition que l'Etat renouvelé veille jalousement sur cet épanouissement et en favorise toutes les tendances. Ainsi le latin devra-t-il recouvrer la prééminence qui fait de lui l'axe solide des études complètes, le mainteneur intellectuel de la cité. S'il nous faut une philosophie fondamentale, nous la trouverons, nous

Français, une fois délivrés de Kant et de Fichte, nous la retrouverons dans Aristote et dans le thomisme, celui-ci tellement dédaigné de mon temps, c'est-à-dire après 1870, que pas une fois Burdeau ne prononça devant nous le nom de l'Ange de l'Ecole. De sorte que, même chez les plus studieux et les plus curieux d'entre nous, cette immense lacune ne put être comblée que plus tard. Par contre, je connais plusieurs de mes contemporains, non des moindres, à qui la métaphysique allemande, telle qu'elle nous était inculquée, faussa le cerveau pour dix ans ; jusqu'au moment où ils furent en mesure de faire à leur tour la critique du criticisme.

La question du langage.

De Fichte et de ses nombreux disciples et disciples de disciples en Allemagne — quelques-uns même qui s'ignorent — dans tous les domaines de l'activité intellectuelle, ceci surtout est à retenir : l'importance attachée à la question du langage. Si la conception de la supériorité de l'allemand comme langue de culture, comme langue universelle, est absurde, il est bien vrai que le langage, que la communauté de langue groupent, maintiennent et relèvent les nationalités. La raison en est trop évi-

dente pour que j'y insiste. Au sein d'une même nationalité, les dialectes provinciaux, continués et ravivés par des poètes et des auteurs demeurés fidèles au parler de leur petite patrie, viennent enrichir et raviver aussi constamment la langue commune, sans que cette diversité puisse jamais menacer une unité dont elle est, au contraire, l'adjuvant. Tel a été, par exemple, dans notre littérature de la deuxième partie du dix-neuvième siècle, l'admirable rôle d'un Mistral et du groupe des félibres comme Aubanel et Roumanille. On doit même dire, du point de vue de la haute critique, qu'ils réagirent utilement contre les excès et les platitudes de la fin du romantisme et du début du naturalisme, ce romantisme dégénéré. L'esprit classique, gardien de nos traditions les plus sacrées, leur doit beaucoup. Je cite ici le nom de Mistral, parce que lui surtout, presque seul parmi ses contemporains, pénétra jusqu'au fond les ressources et les lois du langage comme levier patriotique.

C'est de Mistral, de son enseignement, de ses méthodes, que s'inspire, depuis vingt ans, l'Alsace opprimée par la brutalité allemande. La création, à Strasbourg, d'un musée ethnographique alsacien, correspondant au musée d'Arles, en est la preuve. Un des chefs de ce mouvement me disait il y a sept ou huit ans : « Le maître actuel de notre résistance est Mistral. S'il venait ici, nous lui élèverions des

arcs de triomphe. » Je rapportai ce propos à l'auteur de *Mireille*, qui en fut vivement touché. Plus nettement encore que Fichte, ce grand Latin voyait les connexions du langage et du patriotisme.

Depuis de nombreuses années, les Allemands pourchassaient les mots russes, anglais, surtout français, qui subsistaient ou s'étaient glissés dans leur vocabulaire. Cela jusque sur les menus des restaurants et les enseignes des magasins. Leur souci de germanisation s'étendait jusqu'à traduire du grec et du latin les termes techniques. Le téléphone est, pour eux, le *fernsprecher*, le télescope, le *fernrohr*. Ce que des esprits superficiels qualifiaient d'enfantillage était, au contraire, partie d'un plan d'ensemble qu'a fait échouer la guerre actuelle, voulue par eux. Concentrant toutes leurs forces, avant de les déployer et de les lancer à la conquête du monde par les armes, ils n'avaient garde d'omettre celle sans laquelle les autres seraient peu de chose : le langage. Ce langage germanique, ils le chérissent, ils l'admirent profondément, ils le vénèrent écrit et parlé, comme conservateur des annales et promoteur des actions héroïques. Ils ne cessent de le scruter, de le comparer aux autres, de lui chercher des supériorités acoustiques, musicales, lyriques, philosophiques. Cette étude est poussée jusqu'à l'absurde. Je me rappelle un professeur de langues romanes d'outre-Rhin, qui vint

un jour trouver Alphonse Daudet pour noter, à l'aide d'un appareil bizarre, la façon dont il prononçait, lui, méridional, certains mots allemands. Il nous expliqua sa « méthôde », mais nous n'écoutions guère, tant son affairement et son souci, le gros pli de son front nous amusaient. Au moment où il prenait congé, mon père lui dit : « Excusez-moi, je suis sceptique en matière de phonétique, depuis que j'ai vu un de vos collègues demander à un malade de Charcot, à la Salpêtrière, sur lequel il faisait une observation compliquée : « Rebedez abrès moi : timonche », et conclure de ce qu'il ne recevait pas de réponse à je ne sais quel trouble auditif. » Notre visiteur faisait les gros yeux. La chose lui semblait obscure. Alors mon père : « Je m'approchai du malade et lui dis : « Mon ami, « répétez après moi : dimanche. » Il le répéta fort exactement. »

Il y aurait un ouvrage dramatique à écrire sur l'aphasie ethnique imposée, c'est-à-dire sur l'état d'âme d'une nationalité, petite ou grande, à laquelle un vainqueur cruel interdit de parler sa langue. Imagine-t-on pire supplice que celui d'une jeune imagination, — car cela se passe surtout à l'école, — forcée de traduire en style indifférent ou en style ennemi, les mots qui montent à ses lèvres, ces mots qui perfectionnent l'esprit en délivrant le cœur ? Il faudrait les raccourcis dantesques pour

exprimer l'état d'angoisse chronique, d'étouffement moral, qu'amène une telle persécution. Etre exilé ainsi de ses aïeux, de leur tour d'esprit, de leur élocution, sur sa propre terre, dépasse en horreur les pires inventions des bourreaux chinois. C'est cette torture que les Allemands réservaient aux populations conquises et soumises par eux, ainsi qu'en témoignent les révoltes des petits Polonais et des écoliers alsaciens-lorrains. C'est cette torture qui eût été infligée à nos populations de l'est et du nord, au cas où le sort des armes eût favorisé leurs entreprises. En cent ouvrages, ils avaient pris soin de nous prévenir.

Au cours des innombrables conférences que j'eus l'occasion de faire avant la guerre, dans la plupart des villes de France, sur les visées de l'Allemagne et ses préparatifs d'espionnage chez nous, que de fois je me heurtai à cet argument des internationalistes, dits humanitaires : « Et puis après..., Allemands ou Français, nous serons toujours dans la dépendance du patronat. Alors, qu'est-ce que vous voulez que ça nous fasse, votre envahissement allemand ?

— Oui, mais il y a le langage.

— Eh bien, on parlera allemand, voilà tout. »

Les pauvres diables ne se rendaient pas compte de l'épouvantable douleur que représente l'obligation de parler allemand quand on est Français. Il faut

que la guerre soit là présente, avec ses menaces immédiates, pour que l'horreur d'une telle oppression apparaisse.

L'action intime du langage inculqué est telle que je me suis souvent demandé si la diffusion de la langue allemande en France, après la guerre de 1870-71, n'avait pas grandement servi les ravages, chez nous, de la métaphysique et des procédés germaniques. En tout cas, il ne semble pas que la connaissance de l'allemand ait conféré à nos compatriotes la clairvoyance en matière d'attaque brusquée et d'invasion. Je constate le fait sans en conclure à la proscription d'un rudiment allemand, utile au savant et indispensable au commerce et à l'industrie. Mais il y a une mesure à garder. Il en est de l'abus du langage étranger comme de celui de certains remèdes, qui aboutissent à l'intoxication chronique. Mettons nos fils en garde dorénavant contre la germanomanie. Le fait de découronner l'allemand d'un prestige indu complétera heureusement les efforts militaires de 1914 et nous évitera de retomber dans bien des fautes et bien des pièges.

En dehors des objections ethniques, intellectuelles, psychologiques qu'on peut faire à l'abus, par de jeunes Français, de la langue allemande, et dont le développement tiendrait ici trop de place, il en est d'autres purement grammaticales. Le caractère, le génie — au sens latin — de l'allemand, sont

presque directement opposés au génie du français. Ou l'esprit de l'enfant le retiendra mal, ou, s'il s'en imprègne, il en sera faussé Quand on nous parlait, il y a une trentaine d'années, de la clarté française, nous nous demandions si cette clarté n'était pas au détriment de la profondeur.

Aus tiefen traum bin ich erwacht
Du rêve profond je suis éveillé,

dit Zarathoustra. Aujourd'hui cette ancienne illusion me fait sourire. Mais elle était demeurée, en France, jusqu'à ces tout derniers temps, celle de plus d'un haut universitaire, et j'imagine que, depuis quelques mois, se sont livrés de rudes combats entre le patriotisme renaissant et les anciennes amours de nos germanomanes. A force de répéter qu'ils étaient les dépositaires de toute culture, les intellectuels allemands avaient fini par le persuader à quelques naïfs collègues français. Chacun sait que la science la plus réelle n'exclut pas la crédulité.

Le mépris de l'Humanité : Méphistophélès, Schopenhauer et Bismarck.

Il court à travers la littérature et la philosophie allemandes, un type qui s'est réalisé aussi dans la

politique et auquel on ne trouve rien de semblable dans les autres pays : c'est celui du personnage cynique et féroce, que parcourt tout à coup une sorte de jovialité de cannibale. Plus l'individualisme allemand s'appliquait au peuple allemand, et plus ce type s'est répandu et est devenu cher à des imitateurs qui s'ingéniaient à en copier les grands modèles. Le Méphistophélès de Gœthe, le pessimiste Schopenhauer et le prince de Bismarck me paraissent, sous des styles différents, les plus notoires représentants d'une telle tendance Quand dans la guerre de 1914, des musiques militaires allemandes jouaient une marche funèbre pour de malheureux soldats français tombés dans un guet-apens, ces musiciens manifestaient le tour d'esprit dont je parle. J'en dirai autant des officiers ou sous-officiers qui faisaient attendre et mariner des notables avant de les fusiller, en assaisonnant cette attente de plaisanteries qu'il m'est impossible de rapporter ici. Le général prussien, qui laisse son portrait et celui de sa petite famille en bonne place sur la cheminée du château dévasté et pillé par ses soins, se range également dans cette catégorie. On pourrait citer des milliers de cas analogues et tels qu'aucun autre Européen, je ne dis même pas Français, ou Anglais, ou Belge n'en supporterait la conception ni le spectacle. Or ne vous y trompez pas : ces traits apparaissent délicieux, non seulement aux militaires,

mais aux Germains qui ne font pas la guerre et auxquels ils sont racontés. Ils s'y mirent complaisamment.

Un de leurs pamphlétaires du temps de la Réforme, qui fut successivement luthérien, réformiste, puis sacramentaire, se dresse devant mon esprit chaque fois que j'évoque cette sauvage ironie teutonne, si le joli mot d'ironie peut s'appliquer à cela. Je veux parler de Jean Fischart, traducteur et déformateur de Rabelais, polémiste, alchimiste, anarchiste, impérialiste, confus et brillant, prolixe et grossier jusqu'à la fétidité, et chez lequel ne brille jamais la vive étincelle de supérieur bon sens qui nous rend cher le père de Gargantua et de Pantagruel. Fischart remplace ce don absent par le colossal, le démesuré ; il allonge du triple et du quadruple les énumérations de son glorieux modèle Il fait de Rabelais et de la scatologie allemande un amalgame nauséeux, pesant, qui demeure un précieux témoignage des différences fondamentales de deux peuples. Avec cela, pangermaniste avant la lettre et intimement persuadé que ce qui n'est pas allemand ne vaut pas les quatre fers d'un cheval. Du temps que j'étudiais Shakespeare et ses contemporains, c'est-à-dire il y a une vingtaine d'années, j'ai beaucoup fréquenté ce singulier bonhomme et j'ai gardé l'impression fort nette qu'il était, comme disent les Anglais, représentatif. Je m'étais même demandé

jusqu'à quel point il était vraisemblable que Gœthe eût pensé à lui pour son *Faust*. Ce siècle de Fischart était celui où la théologie, la philologie et la grammaire allemandes cherchaient à se rattacher à l'hébreu, ainsi que plus tard elles devaient chercher à se rattacher au grec. Car ce peuple est toujours un peu comme s'il avait perdu son ombre. Fischart, dans une glose au *De Gentium Migrationibus* d'un certain Lazius, s'efforce de démontrer que, bien loin d'avoir emprunté une partie de leur vocabulaire aux Grecs et aux Latins, les Allemands ont approvisionné de mots les autres nations, à l'époque de la Tour de Babel ! Ce raisonnement n'est pas si loin de celui de Fichte. On le trouvera exposé, tout au long, dans la remarquable thèse consacrée par M. Besson à Jean Fischart.

Quant à Méphistophélès, la création la plus originale du *Faust*, on s'est demandé souvent ce qu'il signifiait. Gœthe, dans ses entretiens avec Eckermann, a déclaré que « le caractère de Méphistophélès était très difficile, à cause de son ironie et aussi parce qu'il est le résultat personnifié d'une longue observation du monde. » A un autre endroit, Gœthe avoue prétentieusement qu'il a « mangé là », — avec ce diable, — son « héritage d'enfant du nord », avant d'aller s'asseoir à la table des Grecs. C'est donc d'une longue observation du monde allemand que Méphistophélès serait le résultat. C'est, lui

aussi, un barbare systématique, quelque chose comme un « surmufle », pour adapter à ce cas le jargon nietzschéen. Il dit de lui, dans la première partie de *Faust* : « Je suis l'Esprit qui toujours nie, et certes avec raison, car tout ce qui existe n'est bon qu'à s'en aller en ruines, et ce serait mieux s'il n'existait rien. Ainsi donc tout ce que vous appelez péché, destruction, le mal, en un mot, est mon propre élément. » A Faust, qui lui demande : « Il paraît que l'espionnage est de ton goût? » Méphistophélès répond : « Je ne possède pas l'omniscience, mais je sais beaucoup de choses. » Ce qu'il sait, ce qu'il démontre en chaque circonstance, tragique ou comique, avec exemple à l'appui, ce sur quoi il insiste, au milieu du soufre, de la fumée, des éclairs, comme dans le calme du laboratoire ou de la bibliothèque, c'est que l'humanité est méprisable dans ses fins, dans ses origines, dans ses tendances, dans ses efforts. Comme il détruit la foi d'un ricanement, il détruit l'amour, le devoir, le scrupule, le remords de conscience. Il sape les fondements moraux de la cité. Il ne philosophe, en raillant la philosophie, que sur les ruines dans les sites sauvages, au Walpurgis parmi les monstres et les difformes. Visiblement, Gœthe poursuit en lui et châtie dans sa peinture l'ennemi de ses propres aspirations, mais un ennemi familier, assis au foyer de son esprit, de son imagination, tel qu'un mauvais hôte. Il l'exorcise comme

pour l'user, comme pour se délivrer de lui poétiquement, selon sa méthode.

Précisa-t-il jamais, dans sa vaste et complexe intelligence, l'harmonieux tourmenté de Weimar, que ce démon raisonneur, promu par lui à l'immortalité littéraire, était le démon allemand ? On l'ignore. Toujours est-il que les traits de ce terrible Méphistophélès, lourdement implacable et pédant, jusque dans sa satire du pédantisme, ont la persistance et l'appui d'une effigie ethnique. Le ton de satire voilée, de secret des secrets, de cryptogramme confié à l'avenir, flotte autour de cette chimère charnelle, jusqu'à provoquer un malaise. Si j'étais Allemand, pour tout résumer, Méphistophélès m'inquiéterait. Je me demanderais si ce n'est pas mon essence qu'a voulu concentrer et rassembler ici le plus grand poète de ma race, et si le repoussoir n'en est pas proposé, pour les siècles, à la clairvoyance de mes compatriotes et de l'étranger.

Nous savons, par ailleurs, combien les symboles et les abstractions de Gœthe étaient nourris de réalités, combien il observait avant de rêver, combien aussi, en vieillissant et en se perfectionnant, il penchait vers l'ordre, la mesure, la simplicité et haïssait davantage la lourdeur et le blasphème parlé ou agi, ce blasphème qui faisait le fond de Luther, « l'homme allemand » selon Fichte. Autant de remarques qui viennent à l'appui de mon hypothèse. De toutes

façons, prenons Méphistophélès comme il est, lançons-le dans la métaphysique qu'il prétend mépriser ainsi que tout le reste, mais dont il relève, et nous avons Schopenhauer. Transportons le dans la politique, avec son sarcasme, sa cruauté, sa conception noire et brutale du réel, et nous avons le prince de Bismarck.

Mais, avant d'en arriver là, je voudrais serrer encore davantage, par un exemple concret, ce que je taxe de méphistophélisme, de barbarie scientifique et systématique : le savant Westphal, homme jaune et triste, que plusieurs de ma génération ont aperçu dans les hôpitaux parisiens, auxquels il rendait quelquefois visite, le savant docteur Westphal était morphinomane, comme beaucoup de ses compatriotes et de ses confrères. Cela l'ennuyait. Il avait, pour élève préféré, Levinstein, inventeur d'un effroyable procédé de démorphinisation, aujourd'hui complètement abandonné, et pour cause, connu sous le nom de méthode brusque. Cette « méthode » consistait à supprimer son poison totalement, d'une minute à l'autre, au malheureux choisi comme sujet d'expérience et à le maintenir isolé dans un cabanon — jusqu'à ce qu'il en mourût ou en revînt — sans aucun secours moral ni matériel. Je note, entre parenthèses, qu'aucun médecin français ne supporterait d'infliger un pareil traitement à ses malades. Mais la médecine allemande est, en général,

à l'image du peuple allemand. Comme ils le disent : « Nous savons oser. » Cela leur est d'autant plus facile que l'audace est aux dépens des autres. Donc Levinstein osa proposer à son maître vénéré d'expérimenter sur lui sa méthode. Westphal, pour son malheur, accepta. Il entra dans le cabanon. Levinstein, établi à quelque distance, montre en main, l'y laissa, enfermé à triple tour, malgré ses cris stridents, puis de plus en plus faibles, pendant quarante-huit heures de suite. Quand le silence fut complet, l'élève ouvrit la porte de la chambre de torture. Son bon maître gisait mort sur le sol, les yeux désorbités, l'écume aux lèvres. Dans le paroxysme de sa douleur, il avait mâché son drap de lit, dont les lambeaux étaient autour de sa tête.

J'affirme qu'en Allemagne seulement une telle aventure est possible entre un maître et un élève. J'ai connu, dans les hôpitaux, de terribles gens, mais aucun n'aurait fait ainsi passer son système avant l'intérêt de la science et la gratitude disciplaire réunies. C'est le cas de répéter le mot inscrit par un roi de France, en marge d'une prétention excessive de l'Allemagne, que lui transmettait son ministre : « Troup alement. » Eh bien, Levinstein avait pris là, vis-à-vis de la médecine et de son patron Westphal, une licence méphistophélique. Je parierais qu'il en garda un souvenir orgueilleux, satisfait. Il avait su oser !

Traduit par mon maître Burdeau dans une langue élégante et ferme, le théoricien du pessimisme, Arthur Schopenhauer, a eu en France, bien avant Nietzsche, son heure de célébrité. Non pas qu'on eût beaucoup lu ces fatras qui s'intitulent prétentieusement : *la Quadruple racine du principe de la raison suffisante* et *le Monde comme volonté et représentation*. Mais l'amertume de ses *Pensées et Fragments* et surtout de ses *Aphorismes sur la sagesse dans la vie* lui donnait un faux air de parenté avec Chamfort, et les voltairiens lui en surent gré. Il avait été révélé au public avant 1870 par une étude de Challemel-Lacour assez poussée. Son nom, bizarre et hérissé comme lui-même, ses manies, son genre de vie, ses boutades lui faisaient une auréole de génie grincheux. J'ai entendu Zola répéter avec admiration la phrase où l'homme — « l'homme en soi » bien entendu — est représenté « oscillant comme un pendule entre l'ennui et la douleur. » N'était-ce point la formule même du naturalisme ? Les dames admiraient son mépris des femmes, les bons vivants son apologie de la piété. A vrai dire, la pitié apparaît dans ces énormes et verbeuses considérations comme une superstructure indépendante, comme un rajout à la volonté « qui s'affirme » puis se nie .. « Nous venons de nous expliquer sur l'identité de la douceur pure avec la pitié, cette pitié qui, lorsqu'elle revient sur son propre sujet, a pour principal symptôme les

larmes. Après cette digression, reprenons le fil de l'analyse du sens moral de nos actes et montrons comment, de la même source d'où jaillit toute bonté, toute douceur, toute vertu, sort aussi ce que j'appelle la négation de vouloir vivre. » Ce jargon aujourd'hui nous fait sourire. Voici vingt-cinq ans, il impressionnait. On regardait avec stupeur le philosophe si fin et si aigu qu'était le professeur Brochard, l'auteur des *Sceptiques grecs*, quand il s'écriait la main en avant, de son inoubliable accent : « Schopenhauer, mais c'est un toqué... » Puis, après un moment de silence, « un toqué doublé d'un cabotin. »

Schopenhauer est parti de La Rochefoucauld et de Kant, encore bien plus que de Chamfort, et il a abouti à une sorte de bouddhisme à l'usage des dyspeptiques, prodigieusement démodé aujourd'hui. Il n'en a pas moins tenu son rang dans cette agression de la philosophie allemande qui accompagna et suivit, voici quarante-quatre ans, les armées du premier de Moltke. Ce qui, présentement, nous intéresse encore en lui, c'est sa méchanceté active, le curieux sadisme intellectuel avec lequel il cherche à dégoûter son lecteur de tout ce qui ennoblit l'existence, et surtout la satisfaction intime qu'il paraît prendre à ce jeu. Sa thèse n'est pas plus intéressante ni nouvelle qu'une autre, mais, derrière cette thèse assez banale, sa personnalité, toujours à l'affût d'un bon tour à jouer au prochain, est un

joli spécimen de tératologie morale. Il rejoint si complètement la création de Méphistophélès qu'à certains moments il semble se confondre avec elle. Quand je le lis, je crois entendre le grincement des violons de Schumann, alors que les lémures rôdent autour du palais de Faust aveugle. Schopenhauer s'écrie, lui aussi : « Que se passe-t-il donc en moi ? Comme Job, je ne suis qu'ulcères. Je me fais horreur à moi-même. Mais, comme lui, je triomphe au spectacle de mes infirmités. Les parties nobles du diable sont intactes... et, comme il me convient, je vous maudis tous ensemble, tant que vous êtes. »

Le dernier terme de cette métaphysique, tournée contre la dignité et la destinée humaines, c'est le suicide. C'est pourquoi il est insensé de mettre Schopenhauer entre les mains d'écoliers de dix-huit ans, de petits Français pleins de bon sens naturel, mais passionnés pour les idées générales, et que la fréquentation d'Emmanuel Kant a momentanément séparés du réel. C'est l'âge où l'on prend les abstractions au sérieux et où l'on est tout près de les prendre au tragique. En tombant dans une âme ardente, l'œuvre du « toqué » selon Brochard peut faire encore beaucoup de mal.

Nous voici devant le troisième représentant du mépris de l'humanité, un Allemand-type, et dont la statue gigantesque, hideuse, encombre les places des villes allemandes : le prince de Bismarck, chan-

celier de l'empire, fondateur de l'unité germanique. Vous le tiendrez complètement, quand vous aurez lu ses *Pensées et Souvenirs* (traduction Jœglé), ses *Mémoires* recueillis par son secrétaire Maurice Busch, *Bismarck et son temps*, par Paul Matter, et surtout *Bismarck et la France*, d'après les *Mémoires du prince de Hohenlohe*, par Jacques Bainville. En cet hiver de 1914, une telle lecture est particulièrement édifiante. Elle nous montre, sous un angle nouveau, qui est certainement le vrai, l'incarnation de la longue et implacable inimitié, à base d'envie, que nous a portée l'Allemagne. Elle nous révèle aussi, dans le chancelier de fer, la conjonction de la bassesse d'âme et du sens des réalités. Ce grand bousculeur de diplomates est à peine un homme. Son rire est à fond de haine et de désespoir, comme celui de Méphistophélès et de Schopenhauer. Il n'est pas beau que celui qui ne fut pas un maître de la guerre garde ainsi, devant la postérité, les pieds dans le sang. Son cas, aujourd'hui si net, à la lueur du dernier drame, définit la distance considérable qui sépare l'Allemand supérieur, l'Allemand dominateur, l'Allemand doué, en un mot, d'un civilisé véritable. Cette distance, comme on va en juger, est un abîme.

Je commencerai par faire la part, aussi large que possible, de l'objectivité, de la lucidité politique de Bismarck. Il énonce, au regard des événements, quelques erreurs et même quelques bourdes, —

notamment au sujet de la cession d'Héligoland contre Zanzibar, ou de colonies qu'il juge inutiles pour l'expansion allemande, — mais la plupart du temps, quand son âpre rancune ne l'égare pas, il voit juste. Si Guillaume II avait écouté ce mort illustre, ce qui est en train de s'accomplir ne fût jamais arrivé. Maurice Busch est un bon témoin, suffisamment fidèle pour que Bismarck ait pu relire, sans les renier, en y faisant simplement quelques coupures, les propos que son « famulus » lui prêtait, assez niais pour n'avoir pas compris le tort qu'il fait souvent au « chef », comme il dit.

Entendons-nous bien. Je ne reproche nullement à Bismarck, ce qui serait absurde d'avoir exécré la France et les Français. Je lui reproche d'avoir montré, dans les jugements qu'il porte contre nous, une légèreté bestiale — cette variété existe — et d'avoir fait parade de sentiments animaux. Il est, devant l'histoire, le barbare qui se châtie lui-même.

Exemple : le 23 août 70, en campagne. On est à table. Bismarck a quelques invités, les comtes de Waldersée et de Lehndorff, le lieutenant général d'Alvensleben :

La question se posa de savoir s'il était possible de prendre Paris d'assaut en dépit de ses fortifications. La plupart des militaires présents soutinrent l'affirmative. Le général d'Alvensleben déclara :

— Une grande ville comme celle-là ne pourrait être efficacement défendue, si elle était attaquée par des forces suffisantes.

Le comte de Waldersée, lui, souhaite de voir cette Babel entièrement détruite.

Le chancelier intervint : « Cela ne serait, en effet, pas une mauvaise chose du tout. Mais cela est impossible, pour beaucoup de raisons. La principale est qu'un trop grand nombre d'Allemands de Francfort et de Cologne y ont placé des fonds considérables. »

Aucun homme d'Etat français, entrant en Allemagne avec nos armées, si réaliste que vous le supposiez, ne tiendrait, au sujet de Berlin ou d'une ville quelconque du pays envahi, un langage pareil. Cela n'est pas dans nos mœurs. Le trait, ici, frappe celui qui l'a lancé.

Ce qui suit est simplement niais :

La France est une nation de zéros, une collection de troupeaux. Les Français n'ont pas d'individualité ; ils forment une masse, quelque chose comme 30 millions de Cafres qui obéissent à des ordres venus d'en haut.

Accès de cannibalisme gratuit on demande au chancelier des nouvelles de sa femme, il répond :

Elle se porte tout à fait bien maintenant. Elle souffre pourtant encore de sa haine féroce contre le Gaulois. Elle voudrait les voir tous morts, jusqu'aux enfants en bas âge, qui ne peuvent cependant s'empêcher d'avoir d'aussi abominables parents.

Je répète que Bismarck avait revu ces épreuves et qu'il a laissé ce passage comme devant contribuer à sa gloire !

Autre accès : Jules Favre se plaint à Bismarck que les canons allemands des troupes investissant Paris tirent sur les hôpitaux où sont les malades et blessés et sur l'asile des aveugles :

— Je ne sais pas, lui a répondu le chancelier, de quoi vous vous plaignez. Vous en faites bien d'autres, vous qui tirez sur des gens sains et bien portants !

Le chef, quand il nous a raconté cela, a ajouté en riant : « Je suis sûr qu'il va dire que je suis un barbare. »

Autre accès : il est question d'affamer Paris Bismarck déclare :

Je crois que le meilleur système serait de donner des provisions aux Parisiens, puis de les laisser de nouveau mourir de faim, puis de leur donner encore des provisions. C'est le système de la bastonnade. Lorsque vous l'administrez sans discontinuer, elle finit par ne plus faire d'effet. Mais si vous arrêtez et si vous reprenez, ah ! dame, ça fait plutôt mal. Je le sais bien. J'ai été autrefois employé dans un tribunal criminel et de temps en temps on y appliquait la bastonnade.

Ce rôle de bourreau honoraire devait en effet lui convenir.

Je n'omettrai pas non plus le conseil de l'ogre à

Jules Favre, avouant que la situation morale de Paris était critique :

Provoquez donc une émeute, pendant que vous avez encore une armée pour l'étouffer... Qu'avez-vous ? Vous ne savez donc pas que c'est le seul moyen de conduire les masses !

On pourait multiplier de tels extraits. Ceux-ci suffisent pour ravaler la mémoire d'un homme qui sut conduire les autres hommes, principalement ses compatriotes, mais par des moyens affreusement bas. Nous avons eu aussi nos conducteurs. Ils avaient, certes, une autre allure. Ils élevaient ceux qu'ils dirigeaient. Dans le combat diplomatique et politique, ils faisaient de l'escrime. Le prince de Bismarck fait du bâton. Un pareil contempteur de la dignité humaine ne nous donne pas une haute idée du peuple auquel il sut s'imposer jusqu'au bout, et sa légende est plutôt lourde. L'abaissement prochain de l'Allemagne montrera le fameux chancelier tel qu'il était, en dehors de ses remarquables aptitudes politiques : une brute contente de soi.

Le prestige de la victoire est tel, même et surtout chez le vaincu, que, passé la première malédiction, la France montra une indulgence excessive pour les tares et verrues poméraniennes du chancelier. Sa légende d'homme très fort fit oublier son effroyable

grossièreté, si contraire cependant à notre caractère national. Seule, à ma connaissance, dans le milieu républicain, Mme Edmond Adam, promotrice de l'alliance russe et ennemie acharnée du bismarckisme, refusa obstinément le titre de grand homme au sanglier furieux de Varzin. Je la vis, sur ce sujet, tenir tête, à sa propre table, à Freycinet, à Challemel-Lacour et à Francis Magnard qui prononçaient le mot de génie. « Un génie, ça ! » répétait-elle avec indignation. C'est qu'en effet, si la volonté était forte chez Bismarck, et la vision de l'intérêt prussien lucide, cette région supérieure de l'esprit, où demeurent des fenêtres ouvertes sur toutes choses, était complètement obstruée, d'après ses mémoires, ses souvenirs et ce que nous savons de lui. Il était rempli de régions incultes, semblables à ces anciennes cartes de géographie, où des lions et des tigres remplacent les terres habitées. Il a forgé, certes, l'Empire allemand, mais il l'a forgé à son image et de métaux impurs. Nous ramenons aujourd'hui l'œuvre et l'ouvrier à leurs proportions véritables.

La fin de cette bête féroce fut sans sérénité ni grandeur. Exaspéré de sa disgrâce, il devint un poids pour tout le monde, même pour ses intimes, poursuivant ses familiers et ses visiteurs de récriminations égoïstes qui les fatiguaient. Privé de l'appui d'un souverain, auprès duquel il voulait jouer le Mentor hargneux, celui qui avait fait trem-

bler l'Europe tourna rapidement au vieux rabâcheur. Lothar Bucher lui-même en était excédé. Ses fameux dogues furent ses derniers auditeurs. Eux et lui étaient faits pour se comprendre. Busch note vers ce moment-là :

Le chancelier était aujourd'hui triste et mélancolique. Etait-ce que quelque lugubre pressentiment hantait son esprit, ou bien était-il simplement un peu fatigué et énervé ? Je ne saurais dire, mais je ne l'avais jamais vu dans un pareil état d'abattement. Il avait le regard sombre et la voix plaintive.

— Je me sens l'âme triste, nous a-t-il dit. Je n'ai jamais, dans ma longue vie, rendu personne heureux, ni ma famille, ni mes amis, ni moi-même. J'ai fait du mal, beaucoup de mal. C'est moi qui suis la cause de trois grandes guerres ; c'est moi qui ai, sur des champs de bataille, fait tuer 80.000 hommes qui, aujourd'hui encore, sont pleurés par leurs mères, leurs frères, leurs sœurs, leurs veuves !... Mais tout cela c'est affaire entre moi seul et Dieu ! Je n'en ai jamais retiré aucune joie et je m'en sens aujourd'hui l'âme anxieuse et troublée.

Nous sommes tous restés silencieux et j'ai pu observer une larme qui coulait lentement le long de la joue du chancelier.

Cet accès de sensibilité, provoqué sans doute par la morphine, dont Bismarck faisait alors un usage quotidien, ne doit pas nous émouvoir. Mais le document a son prix. Au moins une fois le Méphistophélès de 1870-1871 s'est vu tel qu'il était et a porté jugement sur lui-même.

A un pareil triptyque, forcément incomplet, de la lourde, de la particulière méchanceté allemande, j'ajouterai cette remarque qu'il n'y a pas en Allemagne d'auteur comique. La veine comique, même amère comme chez Rabelais et Molière, Ben Jonson et Dickens, suppose, dans la race où elle se manifeste, un fond commun et disponible d'apitoiement, d'émotivité, et en même temps un degré d'humanisme auquel sont parvenues la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, etc., auquel n'est point parvenue l'Allemagne. Elle est un pays triste, comme un avorton âgé, un peuple morne comme une expérience manquée. Une vanité ombrageuse et toujours crêtée empêche l'Allemand de se prendre soi-même en flagrant délit de bévue, de naïveté, de sottise ou d'outrecuidance, et de rire à ses propres dépens. La raillerie, aussitôt qu'elle l'atteint, lui paraît mériter la mort. Or le Français se blague copieusement et l'humour de l'Anglais s'exerce volontiers contre le pauvre enfant, vêtu de spleen, qui lui ressemble comme un frère. Mon père appelait l'ironie : « Le grand antiseptique des plaies d'orgueil. » Chez l'Allemand, ces plaies s'enveniment immédiatement et il n'y a pas d'antiseptique. C'est là, je pense, une des principales raisons psychologiques de son penchant à la férocité et de la brièveté de sa fausse bonhomie. Quand on rit, il croit qu'on l'outrage.

La Philosophie de l'Inconscient, le manque d'initiative et le règlement.

Continuateur, par un certain côté, de Schopenhauer, dont il n'a pas la verve baroque, Edouard de Hartmann a trouvé un titre qui a fait fortune : *la Philosophie de l'Inconscient — Philosophie des unbewussten*, et à la suite, non seulement les métaphysiciens, mais encore les psychologues et les physiologistes d'outre-Rhin ont fait une grande consommation de l'*unbewusst*. Il n'y a rien de plus commode. Le système, bien entendu, sort du kantisme, cet immense réservoir des erreurs et des folies modernes. De même que la chose en soi, que le noumène ne peut être perçu par l'esprit humain, que séparent de lui ses catégories, de même l'homme recèle un hôte qu'il ignore et qui le conduit : l'inconscient. Cet hôte obscur règle tout l'automatisme, toute la machine, et aussi tout ce qu'il y a sous la pensée distincte et sous la volonté, dans le moment même où nous réfléchissons, où nous agissons D'ailleurs, l'inconscient humain n'est que la somme, que la condensation de tous les inconscients de la nature, poursuivis et énumérés par Hartmann avec une ingéniosité égale à l'arbitraire. Sorti de l'inconscient, l'humain aspire à s'y replonger, et l'ouvrage se termine par

un retour au néant, un appel au suicide qui a fortement contribué à sa fortune. Schopenhauer y rejoint Werther selon un dosage éminemment germanique. On ne lit plus guère Edouard de Hartmann, il n'est pas très original, mais il a eu une réelle influence de divulgateur en Allemagne et même chez nous. Bien que séparé de Nietzsche par toute la distance du monsieur qui dit au monde « non, jamais plus », au monsieur qui lui dit « oui, encore une fois », il a frôlé la fameuse théorie du retour éternel, la *widerkunft des gleichen*. Un peu plus et il rendait superflue la conclusion de *Zarathoustra*.

A vrai dire, l'inconscient est pour les Français une vieille connaissance. Notre romantisme en a fait un étrange abus. Victor Hugo et ses émules, de Michelet à Leconte de Lisle, considèrent que la raison humaine est une pauvre petite pellicule de quelques millimètres, posée sur les abîmes de la sensibilité et de l'instinct. De là à supposer que la sensibilité et l'instinct ont construit l'univers et dominent toutes les choses visibles et invisibles, il n'y a qu'un pas. Le pas suivant, vite franchi, consiste à les diviniser. C'est la porte ouverte à toutes les calembredaines, qui ont non seulement désolé la littérature et la philosophie dans la seconde partie du dix-neuvième siècle, mais encore encombré la science, faussé, par une extension indue, le principe — juste, s'il est limité, — de l'évolution et vieilli avant l'âge

des auteurs par ailleurs bien doués. Un grand nombre de gens sont, en effet, fascinés par cette révélation soudaine que nous ne nous connaissons pas tout entiers, que certaines forces secrètes et redoutables veillent dans les profondeurs de notre individu. Sur le plan moral, ils en concluent aussitôt qu'il serait bien vain d'essayer de combattre ces démons, nécessairement invincibles, que mieux vaut se résigner à les subir en les admirant. Je n'insiste pas sur les conséquences. La philosophie de l'inconscient commence par engourdir l'entendement et jeter la confusion dans le cerveau. Ensuite, elle joue les plus mauvais tours. C'est pourquoi l'Eglise, dans sa prévoyance, n'a jamais cessé de la poursuivre et de la combattre, sous toutes ses formes, sous tous ses déguisements, sous ses variations les plus brillantes, les plus ornées et insidieuses.

Berceau de la Réforme et de l'individualisme, l'Allemagne était prédisposée aux ravages d'une telle doctrine. Si l'on voulait dénombrer les adeptes de l'Idole Inconscience chez nos ennemis de l'Est, il faudrait passer la revue de presque toutes leurs valeurs intellectuelles. On n'en trouverait pas une douzaine, de 1870 à 1914, qui ne porte cette tare initiale, avouée ou non. C'est qu'ici une forte prédisposition venait du confusionnisme, cher à tout penseur allemand et pris par lui pour de la profondeur. Quand un Germain instruit nous déclare su-

perficiels et légers, — ce qui lui arrive plus d'une fois par jour. — il stigmatise ainsi nos préférences pour la Raison, mère de la clarté. L'un d'eux me disait un jour avec un accent inoubliable : « Vous ne pourrez jamais fournir un véritable psychologue... Vous êtes trop géomètres pour cela. » Il entendait, par ce reproche, que, dans les espaces de la pensée, nous ne reconnaissons que trois dimensions, une misère ! Aux yeux de l'Allemand cultivé, notre culture à nous est une carafe d'eau claire. La sienne est une immense cuve, où fermente tout l'*unbewusst*, tout le bouillon de l'inconscient. Dieu sait quelle pêche miraculeuse il va, à chaque lustre, opérer la dedans !

Nous sommes ici, n'en doutez pas, devant un des principaux promontoires de la fatuité allemande Chaque doktor, chaque professor considère que les droits de sa patrie sur le monde géographique et économique sont légitimés par la révélation qu'elle a faite à l'humanité du monde intérieur. Pionniers de l'univers, parce que pionniers de l'inconscient, ils ne reconnaissent que l'Inde antique comme susceptible de leur être comparée, à ce point de vue, pour la richesse et l'enchevêtrement de ses créations psycho-émotives, pour ses poèmes allégoriques et spéculatifs, pour ses gouffres d'idées, analogues aux grandes profondeurs océaniques plus encore qu'au ciel étoilé d'Emmanuel Kant. Cette griserie d'orgueil

ethnique, d'orgueil en commun, est issue d'une ivresse intellectuelle dont nous n'avons pas chez nous l'équivalent et qui est directement reliée au culte des mystérieuses puissances de l'instinct. Cette griserie, par une pente naturelle, est descendue des métaphysiciens et des idéologues aux industriels et aux commerçants, mais ce sont les premiers qui ont donné le branle. Il est bien certain que le fondeur de canons d'Essen Ruhr, qui appelle à lui le fer du monde entier, serait plutôt estomaqué si on lui exposait cette filiation et la genèse métaphysique de l'expansion formidable de ses usines. C'est bien ainsi cependant que les choses se passent et que les hommes se transmettent le flambeau d'âge en âge et de haut en bas, comme ils se transmettent les principes de mort et de vie.

La doctrine de l'inconscient, — nous voici loin de Hartmann qui n'en est qu'un mince épisode, — a donc agi sur la race allemande à la façon d'un poison convulsivant. Cela ne pouvait pas durer. Le Germain est lourd, avons-nous dit, et il manque spontanément d'initiative. La discipline est chez lui absolue, mais passive ; d'abord, parce qu'il craint ses rigueurs, ensuite parce que cette passivité lui est chère. Elle évite à la lenteur de son cerveau l'effort de la critique et la détermination. Sa langue elle-même qui ne place le verbe, c'est-à-dire l'action, qu'à la fin de la phrase, en est la preuve. Commandé,

entraîné, encadré, il est le plus redoutable des adversaires. Aussitôt que le chef, qui le tient et le plus propulse, lui fait défaut, il s'effondre. On ne trouve alors plus personne. Indication qui, militairement, a sa valeur et permet de tout espérer du désarroi allemand, à partir de l'instant où la direction centrale a disparu.

Sur le plan de l'action, la philosophie du subjectivisme individuel et de l'inconscient aboutit à une discipline de fer suppléant l'initiative défaillante, à l'homme-machine, à l'omnipotence du règlement. Cette conciliation d'antinomies apparentes s'opère spontanément au sein de la nation allemande et nous en voyons les effets. Sans forcer en aucune manière la filiation, nous pouvons conclure de ce qui précède :

— Que Kant, dérivé de Luther et de Rousseau, a défini l'individualisme allemand et en a fixé le principe essentiel.

— Que Fichte a appliqué cet individualisme à la nation allemande, considérée, du point de vue du langage, comme le peuple digne de diriger aujourd'hui le monde civilisé.

— Que leurs successeurs n'ont fait qu'élargir et affermir ces tendances, en revendiquant pour l'Allemagne : au dehors la colonisation de l'univers, au dedans la découverte de l'inconscient.

— Que l'unité philosophique, linguistique, eth-

nique ainsi définie a été réalisée politiquement par Bismarck.

— Que l'armée allemande est le moyen de cette unité perpétuée et de sa domination sur le globe.

Ainsi, non seulement il n'y a pas deux Allemagnes : celle des philosophes, des savants, des lettrés et du peuple, celle de l'empereur, des pangermanistes et des militaires, comme le soutient obstinément en France un romantisme attardé et ignorant ; mais encore on connaît peu d'exemples, dans l'histoire, d'une aussi complète pénétration d'une vaste nation par une semblable aberration collective.

Poitiers. — Société française d'Imprimerie.

UNIVERSITÄTS
D. M. L.

BLOUD et GAY, Éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris-6e

EN COURS DE PUBLICATION :

" PAGES ACTUELLES "

Nouvelle Collection de volumes in-16. — Prix : 0 60

VIENNENT DE PARAITRE :

N° 13. Confiance, Prière, Espoir. *Lettres sur la guerre,* par S. Gr. Mgr MIGNOT, Archevêque d'Albi.

N° 14. *Contre l'Esprit Allemand.* Mesures d'Après Guerre, par Léon DAUDET.

N° 15. La Basilique dévastée, par VINDEX.

N° 16. Le Général Gallieni, par G. BLANCHON.

N° 17. Les Leçons du Livre Jaune (1914), par Henri WELSCHINGER, de l'Institut.

N° 18. La signification de la Guerre, par Henri BERGSON, de l'Académie Française.

N° 19. La Belgique en Terre d'Asile, par H. CARTON DE WIART, Ministre de la Justice en Belgique.

N° 20. Les Sous-Marins, par le lieutenant de vaisseau G. BLANCHON.

N° 21. Les Procédés de Guerre des Allemands en Belgique, par Henri DAVIGNON.

N° 22. Le Roi Albert, par Pierre NOTHOMB.

N° 23. En guerre. *Impressions d'un témoin,* par F. DE BRINON, rédacteur au *Journal des Débats.*

N° 24. Les Zeppelins, par G. BESANÇON, secrétaire général de l'Aéro-Club de France. Avec figures.

N° 25. La France au-dessus de tout. *Lettres de combattants rassemblées,* par Raoul NARSY.

N° 26. L'Opinion catholique et la Guerre, par M. IMBART DE LA TOUR, de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Imp. J. Mersch, 17, villa d'Alésia.- Paris-14e. — 17.912

Bibliothèque
ersité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002477791b

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 05 02 10 8